

# LES VOIX DES FEMMES DANS L'HISTOIRE CHEZ GISÈLE PINEAU

Stéphanie Célot\*

L'esclavage qui a duré quatre siècles a créé un traumatisme chez les Antillais francophones qui ont été dépossédés de leur passé et de leur mémoire collective. Dominés économiquement et psychologiquement, ils ont perdu leur identité et ont été privés de leur liberté. Les œuvres littéraires des écrivaines antillaises contemporaines représentent un contexte idéal pour examiner les questions liées à l'histoire de l'esclavage. Gisèle Pineau, écrivaine de la Guadeloupe, s'est donnée comme but de fouiller dans la mémoire des femmes mises sous silence afin de réécrire et de réinterpréter cette époque historique.

Cet article a l'objectif de comprendre comment l'auteure réintègre les femmes dans l'histoire en donnant la parole à leurs vécus personnels, tout en pratiquant une réécriture et une déconstruction des récits de la période esclavagiste. Ce retour au passé représente une étape nécessaire pour reconquérir une mémoire collective. Les femmes décrites dans les œuvres littéraires de Gisèle Pineau ne cherchent pas seulement à retrouver leurs racines mais aussi à comprendre leurs existences actuelles. Cette approche est considérée comme une poétique de l'errance, où une nouvelle vision du monde est possible, du point de vue de la femme.

Mots-clés: femmes, voix, histoire, écriture

## *Women Voices in History to Gisèle Pineau*

Slavery, which lasted four centuries, traumatised French West Indians dispossessing them of their past and their collective memory. Economically and psychologically dominated, they lost their identity and were deprived of their freedom. Contemporary French West Indian women writers' literary works constitute an ideal context for examining the questions of history of slavery. Gisèle Pineau, a Guadeloupean writer, has set herself the goal of exploring the memory of silenced women in order to rewrite and reinterpret this historical period.

The aim of this article is to understand how the author re-introduces women into the history by giving voice to their personal experiences. This is a way to reinterpret and deconstruct the long-held narrative regarding that period of slavery. This return to the past represents a necessary step to regain a collective memory. Women described in the literary works of Gisèle Pineau do not only seek to find their roots but also to understand their current life. Her work is considered as poetics of wandering in which a new vision of the world is possible from a woman's perspective.

Keywords: Women, Voices, History, Writing

\* Università di Udine.

## Introduction

Le rôle des femmes dans l'histoire de l'esclavage fait l'objet de nombreuses interrogations chez les écrivaines de langue française. Gisèle Pineau, originaire de la Guadeloupe, a le projet littéraire de revaloriser le rôle des Antillaises oubliées au sein de l'histoire. Ainsi le questionnement sur le passé occupe dans son essai, *Femmes des Antilles*, et son récit, *Mes quatre femmes*, une place importante. Ces deux œuvres sont à l'origine de la pensée de l'auteure qui ne cesse de scruter la condition de la femme antillaise: un sort né pendant la période de l'esclavage qui perdure dans la société actuelle.

Il est donc important de chercher à comprendre comment Gisèle Pineau entend appliquer cette vision du passé esclavagiste dans ses deux ouvrages afin de réécrire et reconstruire l'histoire à travers la mémoire des femmes.

## Réécrire la mémoire de l'esclavage

Dans son essai intitulé *Femmes des Antilles: traces et voix* (Pineau 1998), écrit en collaboration avec Marie Abraham pour célébrer le 150<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de l'esclavage, Gisèle Pineau souhaite rendre hommage à toutes les femmes réduites au silence par l'histoire officielle. Elle aspire à faire ressurgir une histoire cachée de l'île de la Guadeloupe, c'est-à-dire une "non-histoire", tel qu'Édouard Glissant le précise, «qui ne pouvait pas sédimenter, si on peut dire ainsi, de manière progressive et continue, comme [...] les peuples européens» (Glissant 1997: 223). L'auteure se propose ainsi d'exhumer et de réécrire l'histoire de l'île tout en fouillant dans les souvenirs de femmes et déclare dans l'introduction: «Ici-là, en ce temps où la mémoire s'éveille et se retourne sur le passé, ces femmes sortent de l'ombre et marchent dans les traces ouvertes de la grande Histoire» (Pineau 1998: 13). Les témoignages reportés ne sont pas présents dans l'histoire antillaise officielle puisqu'ils sont perdus dans la conscience collective. Pineau souhaite, à travers des fragments de récits fictifs de vie de femmes victimes de l'esclavage, mettre en mots les silences des protagonistes de cette période historique, et révéler ce qui a été étouffé par le colonisateur. Kathleen Gyssels estime que «l'histoire étant offusquée, la mémoire collective sourdant, l'écrivain doit chercher et actionner des traces latentes» (20).

L'essai se compose de témoignages de femmes rassemblés en douze chapitres, dont chacun s'articule autour d'un thème spécifique de l'histoire de l'esclavage: de la traite à l'abolition. Il débute avec le chapitre "Razzias", moment où les Africains sont capturés dans leurs villages car, comme le souligne Édouard Glissant, «les Antilles sont le lieu d'une histoire faite de ruptures et dont le

commencement est un arrachement brutal, la Traite» (Glissant 1997: 223). Dans le témoignage intitulé «Enfants de déportés», la protagoniste Françoise, enlevée sur le continent africain, effectue un constat de cette période historique: «L'esclavage... Une grande déchirure. Déchirure de l'être. Déchirure de l'âme. Déchirure du temps et de l'espace. Déchirure d'avec une terre, un peuple, une histoire, une identité» (Pineau 1998: 35). Cette privation de l'identité et des origines pose la question de l'enracinement du peuple antillais dans un nouvel espace qui lui est imposé. Selon Stéphanie Mulot:

la difficulté des Antillais à définir leur véritable filiation et à ancrer celle-ci dans un lieu de mémoire semble vouloir être expliquée par cette dépossession violente qui marque la rupture entre l'Afrique et l'imposition de la rencontre forcée avec l'Europe, pour vivre désormais sur une terre nouvelle: celle des Amériques (519).

L'épisode de la vente des femmes esclaves est, quant à lui, repris dans le passage intitulé «Le marché. Clarisse» où la narratrice reporte les déclarations du maquignon qui est en train de la vendre:

Approchez! Eh! C'est de la qualité! On n'en fait plus des comme ça de nos jours! Vous en aurez de l'usage, c'est moi qui vous le dis! Cette négresse-là, oh! Elle peut faire jusqu'à quinze négrillons! Pour le prix c'est donné! Belle pièce, hein! Et des dents saines (Pineau 1998: 129).

Clarisse est décrite comme une marchandise mise en vente sur un marché. La femme esclave est ici présentée comme un outil de production mais aussi comme un outil de reproduction. La fécondité supposée d'une esclave conditionnait à l'époque sa valeur marchande. Clarisse est ici considérée comme un objet à tirer profit, c'est-à-dire une machine à enfanter, au service d'un système économique mis en place. Selon Natacha d'Orlando, «c'est seulement le système esclavagiste qui doit se reproduire à travers elle, renouvelant une force de travail sans cesse menacée par le fort taux de mortalité parmi les femmes, hommes et enfants esclaves» (177). Durant cette période historique, la condition de la femme fut beaucoup plus douloureuse que celle des hommes, car elle concerna le problème du travail et celui de l'exploitation sexuelle.

Outre la retranscription des expériences de femmes à différentes phases de l'histoire de l'esclavage, l'essai alterne des documents appartenant à l'histoire officielle dont les articles 12, 13, 16, 18, 19, 22, 25, 28, 36, 38, 44 et 46 du Code noir. Ce document promulgué par Louis XIV en 1685, incluant tous les aspects du système esclavagiste dans le monde colonisé par les Français, résume le statut de l'esclave dans l'article 44: «Déclarons les esclaves être meubles [...]» (Pineau 1998: 188). Rayé de la carte de l'humanité, l'esclave était donc réduit à un objet, une possession matérielle à exploiter. Le fait que l'esclave soit considéré comme

un meuble, le Code noir prévoyait un dépouillement total de toute liberté individuelle. Gisèle Pineau a volontairement choisi ces articles afin de rappeler les conditions juridiques et sociales de la femme esclave. Outre les articles tirés du Code noir, la narratrice reporte dans le témoignage intitulé "L'oreille coupée", le procès-verbal d'une audience au tribunal entre l'esclave Rosette et son maître Jaham:

Audience du 18 décembre 1845

Les faits reprochés à Octave Jaham en particulier sont, notamment 1) d'avoir infligé à Rosette, enceinte, des coups de fouet, la tenant étendue par terre, les mains liées derrière le dos, le corps mis à nu, exposé à l'ardeur du soleil, coups qui ont occasionné des lésions de l'épiderme avec effusion de sang [...] (Pineau 1998: 206).

Le récit est assez explicite dans le rappel des faits liés aux conditions sociales, y compris dans l'évocation des dates et des documents authentiques, ce qui permet aisément de reconstituer l'histoire de l'esclavage à travers des épisodes fictifs et authentiques pour mieux comprendre les sévices que subirent les femmes esclaves. Gisèle Pineau déconstruit le fait mémorial en déployant l'imaginaire tout en se basant sur les expériences personnelles de femmes dans toutes leurs nuances. Carmen Boustani estime que «l'écrivain ne substitue pas son récit à l'histoire instituée mais en déplace le texte, par sursignification et non par opposition. Elle refait l'histoire dans une autre mémoire, la met sous rature» (49). En effet, la pratique littéraire de Pineau consiste à réécrire de façon intentionnelle l'histoire non pas en historienne, mais en fictionnelle à travers les expériences intimes des femmes, en vue d'une autre vérité et afin de combler des manques. Édouard Glissant souligne à propos de l'histoire:

[ce] n'est pas seulement pour nous une absence, c'est un vertige. Ce temps que nous n'avons jamais eu, il nous faut le reconquérir. Nous ne le voyons pas s'étirer dans notre passé et nous porter tranquilles vers demain, mais faire irruption en nous par blocs, charroyés dans des zones d'absence où nous devons difficilement, douloureusement, tout recomposer (Glissant 1997: 474).

La narratrice utilise l'essai comme une plate-forme où se mélangent le fictif et le réel, dans le but de reconstruire un récit dont la femme est la protagoniste, d'élucider l'histoire individuelle mais aussi collective et de la rendre véridique. L'écriture change le regard sur l'histoire de l'esclavage tout en mettant au premier plan la question de la mémoire et le rôle de celle-ci dans la conception et la représentation de l'identité de la femme. Selon Christine K. Duff: «la mémoire acquiert une importance fondamentale: les personnages luttent pour se réconcilier avec des passés difficiles et des mémoires refoulées, et interprètent leur existence à travers la mémoire» (73-74). Il s'agit d'un acte de reconstruction, de

ré-vision. La fiction se positionne en marge du discours historique officiel, en se débarrassant de tout souci chronologique au profit d'une perception subjective des événements vécus. En privilégiant la mémoire, l'essai met l'accent sur un temps qui n'est pas forcément linéaire, mais qui se focalise sur un moment spécifique de l'existence des femmes. Comme le souligne Duff «la distinction entre passé, présent et futur s'obscurcit et il n'existe aucune hiérarchie d'importance. L'important est la manière dont une expérience donnée est interprétée et incorporée dans le moi du personnage, plutôt que la véracité de cette expérience» (73). L'intention de l'auteure est celle de sonder la condition féminine de l'intérieur pour rendre la parole à la femme, afin de se réconcilier avec un passé personnel aussi bien qu'avec un passé collectif pour construire une nouvelle identité. L'exploration de ces "histoires diversifiées" longtemps tues par l'histoire officielle font émerger, dans une «convergence souterraine, la transversalité» de la période esclavagiste, c'est à dire, selon Glissant, «l'irruption à elle-même de l'histoire antillaise [qui] nous débarrasse de la vision linéaire et hiérarchisée d'une Histoire qui courrait son seul fil» (Glissant 1997: 230). Pour ce faire, Gisèle Pineau aspire à dévoiler les violences, les pensées et les expériences des femmes, tout en créant une histoire parallèle à l'histoire officielle. L'auteure met sa plume au service des Antillaises et se transforme en porte-parole d'un monde féminin. Le désir de restituer une identité personnelle mais aussi collective passe par une volonté de changer les stéréotypes imposés par la société à la femme. Pineau déclare à ce propos:

Il manque de nombreuses voix que je regrette. Mais la porte restera ouverte... De tous milieux et de toutes conditions, elles [les femmes] savent qu'elles ont été invitées ici dans la seule volonté d'éclairer d'un regard neuf la femme antillaise qu'on a trop longtemps considérée comme une éternelle danseuse, doudou créole de la France, ou cette femme poteau-titan sur laquelle chacun s'adosse en toute bonne conscience depuis les temps de l'esclavage (Pineau 1998: 262).

L'auteure, en quête de reconnaissance du rôle de la femme et de connaissance de l'histoire de l'esclavage, va plus loin dans ses objectifs narratifs. Le recours à la mémoire lié à des expériences de vie se retrouve dans *Mes quatre femmes*, récit écrit neuf ans plus tard et qui retrace l'existence de quatre femmes à huis-clos: «Quatre femmes enfermées entre les 4 murs d'une geôle noire [...]. Chacune parle à son tour et expose les voilures de sa vie qu'elle enguirlande et brode à sa manière» (Pineau 2007: 10). La narration se déroule dans une geôle, symbolisant la mémoire, un espace clos très ressemblant au monde réel. La tendance de ces quatre femmes à chercher des espaces où se cacher est frappante: «Elles se retirent aussitôt au plus noir de la geôle. À les voir, on dirait qu'elles craignent d'être brûlées, transpercées, pourfendues par quelque arme tranchante, cou-

telas, machette, hallebarde d'une époque révolue» (11). Cet espace réduit est un refuge qui leur permet de se détacher du regard des autres et de ne pas être jugées, car il représente un espace libre.

Ces quatre femmes, ayant des liens affectifs, se confrontent dans ce microcosme: Gisèle, la grand-tante, Julia, la grand-mère, Daisy, la mère et Angélique, l'esclave. Le récit mêle l'existence de ces femmes à des périodes historiques très différentes; de l'esclavage à une époque contemporaine: le récit de Gisèle se déroule dans les années 1940, celui de Julia durant la période de l'abolition de l'esclavage, celui de Daisy à la fin des années 1950 et enfin celui d'Angélique durant la période de l'esclavage. L'aspect temporel est inexistant au sein de la narration car l'objectif est focalisé sur la mémoire passée et présente. Peu importe que les personnages soient vivants ou morts, le lieu de mémoire dépasse les limites temporelles et se transforme en un lieu d'échanges où la voix est l'unique protagoniste. La narratrice souhaite rendre hommage non seulement à une femme mais à toute sa génération, voire à celles qui l'ont précédée tout en créant une filiation: «C'est sûr, une parenté les lie. Et, sans doute, portent-elles chance, comme le trèfle, lorsqu'il déploie ses quatre feuilles. Il est doux de croire en sa bonne fortune. Se figurer ces quatre femmes telles des cariatides qui, par-delà les temps, vous soutiennent sans faillir, vous assurant une solide assise sur cette terre» (11).

L'écrivaine ne se limite pas à recueillir des témoignages comme dans l'essai, mais elle crée une généalogie au féminin afin d'avoir une emprise sur l'histoire de la Guadeloupe et de créer par conséquent une conscience historique îlienne.

### **De la reconstruction de l'histoire à l'errance**

Cette quête identitaire passe par un retour à une mémoire passée à laquelle les femmes sont confrontées et par la ré-appropriation d'une terre qui est celle de la Guadeloupe, pour surmonter la souffrance que la grande Histoire a générée. Cette quête identitaire se manifeste par des récits de femmes guadeloupéennes décrites dans toutes leurs complexités, vivant dans des époques différentes et appartenant à des classes sociales distinctes: esclave ou assimilée, exilée en métropole, paysanne incultivée dans les mornes, vivant en période esclavagiste ou "départementalisée".

La narratrice crée ainsi une relation en soulignant que ces femmes «mêlent leurs pas à ceux des femmes qui n'ont cessé de fouler les petites terres des Caraïbes. Et leurs voix s'élèvent de l'abîme, croisent et rencontrent enfin celles des Antillaises d'aujourd'hui» (Pineau 1998: 13). Pineau donne une dimension particulière à la position de la femme antillaise dans la société coloniale pour

mieux comprendre sa condition actuelle. Dans *Mes quatre femmes*, l'objectif est clairement décrit: «Et il apparaît que chacune incarne la saison d'une histoire qui, s'accolant à celles des autres, rassemble et ordonne les morceaux de votre être. Celle-là a dessiné le pays. Celle-ci a légué le nom. La troisième a posé la langue. La quatrième a cédé le prénom» (Pineau 2007: 12). La construction polyphonique du récit repose sur une superposition de voix où la plus ancienne retourne à un passé esclavagiste. Angélique, l'ancêtre esclave, décrit le moment où elle porte le nom Pineau: «Je me souviens même plus sur quelle carriole on a quitté Trois-Rivières pour gagner Basse-Terre. Je sais seulement que je suis revenue avec mon nom: Pineau» (176). C'est en 1848, année de l'abolition, que les noms de famille sont attribués aux esclaves. À partir de cette date, les “biens meubles” se voient attribuer un nom, c'est-à-dire une identité reconnue officiellement. C'est à travers la parole orale d'Angélique que naît cet événement historique. Elle permet aux femmes de transmettre dans leurs histoires des expériences qu'une génération passe à la génération suivante. Selon Micheline Rice-Maximin, la parole orale:

conserve, transmet et aussi transforme et adapte la culture autochtone traditionnelle tout en conservant à sa façon le passé, l'histoire et le présent de l'île. C'est elle qui témoigne de la culture populaire telle qu'elle a pu exister pendant la traite et l'esclavage et telle qu'elle a évolué et évolue encore. C'est en elle que repose la mémoire collective des mots et des différents groupes [...] (Rice-Maximin 140).

La narratrice reconstruit, à travers le dire de ces quatre femmes, la généalogie d'une famille matrifocale, tout en créant ainsi une attache avec l'île de la Guadeloupe. La protagoniste Julia revendique l'amour pour sa terre tout en acceptant son passé violent:

Eh bien, moi, je vous assure que j'ai aimé ma Guadeloupe, mon pays maudit, où je suis née, où j'ai vécu, où je suis enterrée. J'ai aimé ce pays meurtri par la grande Histoire, entaché de sorcellerie, brisé mille fois par les cyclones et les tremblements de terre. Sur le continent Guadeloupe, pas plus grand qu'un mouchoir de poche, j'ai peut-être vécu trois jours de paradis pour vingt mille jours d'enfer et cent de purgatoire (Pineau 2007: 156).

Toutefois, bien que certaines femmes acceptent leurs conditions, nombreuses sont celles qui sont condamnées à vivre encore aujourd'hui sous le poids du passé. Dans *Mes quatre femmes*, les protagonistes, Daisy et Angélique, discutent du rôle qu'a l'histoire officielle sur l'existence des êtres humains:

Tantôt, Daisy a eu une conversation très sérieuse avec Angélique. Cette dernière soutenait mordicus que les deux étaient étroitement liées. La grande Histoire et la petite histoire. Qu'il était même impossible de les dissocier. Chacun, ici-bas, était assujéti à la première. [...] Chacun, sur cette terre, durant son temps, traînait les chaînes et pâtissait de la grande Histoire combinée là-haut par une bande de mauvais esprits. Et on avait beau se débattre et gesticuler

et jurer qu'on était pas mêlé à ces grandiosités, on choisissait pas sa destinée (Pineau 2007: 152).

Le poids du passé pèse sur l'existence des femmes et il les amène à ne pas prendre en main leur destin. Dans *Femmes des Antilles*, Nelly, dans le témoignage intitulé "Les chaînes du passé", relate que le poids de l'histoire existe encore aujourd'hui dans les relations entre les békés, c'est-à-dire les créoles antillais descendants directs des premiers colons blancs, et le reste de la population:

On a bâti une manière de vivre qui parfois m'effraie. On ne dit pas les choses ici. Tout est dans l'affectif et tout peut basculer d'un moment à l'autre. Cela dure depuis cent cinquante ans sans trop de dérapage. On ne dit pas: «Voilà, nous avons une histoire en commun. Nos ancêtres ont été des maîtres et les vôtres des esclaves! Nous le savons tous. Maintenant, pensons à vivre ensemble. Pensons à nos enfants!» Mais personne n'ose crever l'abcès. On le fait comme s'il n'y avait pas de douleur tout en portant en soi ce poids. On fait comme si tout allait bien (245).

Force est de constater que l'histoire de l'esclavage continue à peser sur l'existence des Antillaises en époque contemporaine. Ce traumatisme personnel vécu par les femmes dépasse le cadre individuel et s'inscrit dans un traumatisme commun dans une dimension trans-générationnelle. Schwab affirme que «it is through the unconscious transmission of disavowed familial dynamics that one generation affects another generation's unconscious» (4). Pineau déclare à ce propos dans un entretien:

Il y a donc une peine que les femmes n'en finissent pas de payer, une sorte de dette inscrite dans leur chair et leur mémoire, subie plus de cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage. C'est comme si elles avaient quelque chose à se faire pardonner alors qu'elles sont victimes au même titre que les hommes (Anglade & Simasotchi-Brones).

Gisèle Pineau continue à décrire dans son œuvre les traumatismes d'une société où les femmes sont encore victimes de violence à cause du passé mais aussi dans leurs rapports avec les hommes: femmes abandonnées, abusées, battues, violées, les figures féminines se positionnent dans une continuelle quête identitaire:

Il semble qu'à travers la femme, son corps et son esprit, parfois en souffrance, l'auteure guadeloupéenne questionne l'histoire et l'imaginaire de son peuple tout entier. [...] les figures féminines dans ses romans vivent la violence au quotidien et parfois la répercutent entre elles ou sur leurs enfants. Leur corps souffrant est, explicitement ou non, métaphore, du pays lui-même (Simasotchi-Brones).

Quelle que soit l'époque où les Antillaises vivent, l'esclavage est encore présent dans leur mémoire. La femme est condamnée à errer. Édouard Glissant, à



ce propos, fait une distinction entre exil et errance, à savoir que l'errance «n'est pas un acte déterminé de refus, ni une pulsion incontrôlée d'abandon» (Glissant 1990: 31) et que si l'exil «peut effriter le sens de l'identité, la pensée de l'errance [...] le renforce le plus souvent» (32). Errer a des connotations positives et comporte un certain dynamisme en ce qu'il valorise tout mouvement qui n'a pas de destination finale. De cette manière, la femme n'est jamais perdue parce que là où elle décide d'aller, son espace, c'est à dire la Guadeloupe, est toujours présent. L'errance implique une pluralité de chemins que la femme choisit volontairement, donc une ouverture au possible, comme le démontre l'écriture de Gisèle Pineau. Micheline Rice-Maximin estime que la nouvelle génération d'écrivaines, à laquelle Gisèle Pineau s'insère,

est toutefois engagée dans une importante dialectique et un dialogue avec la population. Les questions traitées dans leur fiction sont celles, glorieuses et douloureuses, du passé ainsi que les nombreuses interrogations du présent. [...] On note d'autre part dans beaucoup de textes récemment publiés, une ouverture, un nouvel intérêt, et une préoccupation en ce qui concerne le monde extérieur, et ses rapports avec la Guadeloupe (97).

La mobilité et l'ouverture au monde représentent une rupture avec toutes les formes d'emprisonnement que vivent les femmes antillaises, aussi bien dans l'espace (l'île) que dans le temps (la période de l'esclavage). Gisèle Pineau continue de dépeindre la condition de la femme antillaise dans son œuvre romanesque afin de laisser des traces passées et présentes, dans l'espoir de créer une nouvelle vision d'un monde, en devenir. Témoigner, se souvenir du passé sont des étapes indispensables au dépassement des traumatismes du passé pour concevoir un avenir pour la femme. L'écrivaine reste optimiste à ce sujet, en déclarant que:

écrire en tant que femme noire créole, c'est apporter ma voix aux autres voix des femmes d'ici et d'ailleurs qui témoignent pour demain [...] Écrire en tant que femme noire créole, c'est vivre l'espérance d'un monde vraiment nouveau, peuples, langues, races, religions, cultures mêlés, imbriqués, s'enrichissant, se découvrant sans cesse, se respectant et s'acceptant dans la belle différence (Cottenet-Hage 295).

### Œuvres citées

- Anglade, C. & Simasotchi-Brones, F. (2003): Planter mes racines dans la terre créole déracinée pour l'éternité. Tiré de [www.remue.net](http://www.remue.net) (Consulté le 06/12/2021).
- Boustani, C. & Jouve, E. (2008): *Des femmes et de l'écriture. Le bassin méditerranéen*. Paris: Karthala.
- Cottenet-Hage, M. (1995): *Penser la créolité*. Paris: Karthala.
- D'Orlando, N. (2019): La matrice de la mémoire: non-maternité et traumatisme dans *L'Espérance-macadam* de Gisèle Pineau. *Sextant*, 36. Tiré de <https://journals.openedition.org/sextant/397> (Consulté le 17/07/2022).

- Duff, C. K. (2008): *Univers intimes. Pour une poétique de l'intériorité au féminin dans la littérature caribéenne*. New-York: Peter Lang.
- Glissant, É. (1990): *Poétique de la relation*. Paris: Gallimard.
- Glissant, É. (1997): *Le discours antillais*. Paris: Gallimard.
- Gyssels, K. (1996): *Filles de Solitude. Essai sur l'identité antillaise dans les [auto-]biographies fictives de Simone et André Schwartz-Bart*. Paris: L'Harmattan.
- Mulot, S. (1997): Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises. *Ethnologie française*, 10, 3, pp. 517-524.
- Pineau, G. & Abraham, M. (1998): *Femmes des Antilles: Traces et voix*. Paris: Stock.
- Pineau, G. (2007): *Mes quatre femmes*. Paris: Philippe Rey.
- Rice-Maximin, M. (1998): *Karukéra. Présence littéraire de la Guadeloupe*. New-York: Peter Lang.
- Simasotchi-Brones, F. (2004): Regarder pour demain l'espérance. Tiré de <https://remue.net/Une-etude-de-Francoise-Simasotchi-Brones> (Consulté le 06/12/2021).
- Schwab, G. (2010): *Haunting Legacies: Violent histories and Transgenerational Trauma*. New-York: Columbia University Press.